

Jim Harrison
**Le Vieux
Saltimbanque**

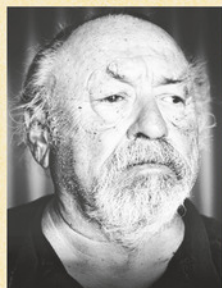


Le dernier livre d'une légende

Flammariion

Le Vieux Saltimbanque

Jim
Harrison



Dans ce dernier livre publié moins d'un mois avant sa mort, Jim Harrison a choisi de poursuivre ses mémoires sous la forme d'un texte à la troisième personne pour «échapper à l'illusion de réalité propre à l'autobiographie».

Souvenirs d'enfance, découverte de la poésie, mariage, amour de la nature, célébration des plaisirs de la chair et de la table, alcools et paradis artificiels, Jim Harrison tisse le roman d'une vie.

Véritable testament littéraire, *Le Vieux Saltimbanque* est à l'image de Big Jim : plus libre et provocateur que jamais, plus touchant aussi, en marge de toutes les conventions.

Jim Harrison est né en 1937 dans le Michigan. Il a écrit plus de vingt-cinq ouvrages, dont les célèbres Légendes d'automne, Dalva, De Marquette à Veracruz et, plus récemment, Péchés capitaux (Flammarion, 2015). Le Vieux Saltimbanque est le dernier livre publié de son vivant. Il est mort le 26 mars 2016 dans sa maison de Patagonia, en Arizona.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent

Flammarion

Le Vieux Saltimbanque

DU MÊME AUTEUR

- Légendes d'automne*, Robert Laffont, 1981.
Sorcier, Robert Laffont, 1983.
Nord-Michigan, Robert Laffont, 1984.
Un bon jour pour mourir, Robert Laffont, 1986.
Faux-soleil : l'histoire d'un chef d'équipe américain, Robert Corvus Strang, racontée à Jim Harrison, 10-18, 1988.
Dalva, Christian Bourgois, 1989.
Wolf : mémoires fictifs, Robert Laffont, 1991.
La Femme aux lucioles, Christian Bourgois, 1991.
Entre chien et loup, Christian Bourgois, 1993.
Théorie et pratique des rivières, L'Incertain, 1994.
Julip, Christian Bourgois, 1995.
La Route du retour, Christian Bourgois, 1998.
Lettres à Essenine, Christian Bourgois, 1999.
Lointains et Ghazals, Christian Bourgois, 1999.
En route vers l'Ouest, Christian Bourgois, 2000.
Le garçon qui s'enfuit dans les bois, Seuil « Jeunesse », 2001.
Aventures d'un gourmand vagabond, Christian Bourgois, 2002.
En marge : mémoires, Christian Bourgois, 2003.
De Marquette à Veracruz, Christian Bourgois, 2004.
L'été où il faillit mourir, Christian Bourgois, 2006.
Retour en terre, Christian Bourgois, 2007.
Une odyssée américaine, Flammarion, 2009.
Les Jeux de la nuit, Flammarion, 2010.
Grand Maître, Flammarion, 2012.
Une heure de jour en moins, Flammarion, 2012.
Nageur de rivière, Flammarion, 2013.
Péchés capitaux, Flammarion, 2015.

Jim HARRISON

Le Vieux Saltimbanque

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice Matthieussent*

Flammarion

Titre original : *The Ancient Minstrel*

Éditeur original : Grove Press

© Jim Harrison, 2016.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2016.

ISBN : 978-2-0813-1310-1

Pour Steve Sheppard

NOTE DE L'AUTEUR

Il y a quelques années, alors qu'à près de soixante ans je ressentais de manière poignante la menace de la mort, je me suis dit : « Le moment est venu d'écrire mes mémoires. » Ce que j'ai fait. Mais la vie en a décidé autrement et, plus de quinze ans après, je ne suis toujours pas mort, une agréable surprise pour un poète qui était persuadé de mourir jeune, écroulé sur le plancher de sa maison, ou près d'une des innombrables fontaines de Rome, ou encore affamé dans une chambre de bonne parisienne perversément située au-dessus d'un bistro, comme pour lui faire humer les odeurs délicieuses de plats qu'il ne pouvait s'offrir. Je m'étouffe avec une arête de poisson trouvée dans une pou-belle, puis l'hémorragie et les violentes quintes de toux m'achèvent à l'aube et me laissent gisant dans la ruelle, après une nuit glacée de pluie ininterrompue. Des frissons m'ont maintenu en vie toute la nuit. Une adorable joggeuse en short vert me découvre là et se dresse au-dessus de moi, elle se

penche à la recherche de signes de vie inexistants hormis une paupière droite palpitante. L'œil gauche est aveugle depuis l'enfance. Levant les yeux vers son gracieux entrejambe, je me dis que je suis né et que je meurs entre les cuisses d'une femme. Ça tombe bien, car toute ma vie, j'ai accordé beaucoup d'attention à cet endroit précis de l'anatomie féminine.

Je ne regrette nullement d'avoir cédé à ces illusions qui semblent faire partie intégrante de l'existence. En fait, j'ai passé un bon mois à essayer de décider si je devais intituler ce texte « Le Vieux Saltimbanque » ou « Le Vieux Bâtard ». Les deux titres conviennent, que l'on frime ou que l'on fasse son numéro de chien savant pour du fric. Les bâtards ressemblent de manière frappante aux écrivains. On perd trop souvent de vue, avec le temps, la question du lignage en matière artistique, ou alors on l'évoque de manière biaisée. Qui s'intéresse à tes titres de noblesse quand la seule preuve qui vaille est sur la page ? J'ai étudié à fond Dostoïevski et Faulkner, mais je n'en trouve aucune trace dans mes propres livres.

Pour être honnête, ce qu'en général je ne suis pas, quand je me suis mis au travail, ma famille a insisté pour être tenue à l'écart de mon projet. Ma femme, qui ne connaît que trop les facéties des écrivains, a sonné la charge. Un ami, romancier à succès, avait écrit des mémoires contenant des informations frauduleuses sur les amants parfaitement imaginaires de son épouse,

LE VIEUX SALTIMBANQUE

qu'il inventa pour s'absoudre de ses propres frasques. J'ai bien été forcé de reconnaître que j'étais tout à fait capable du même stratagème, mais sur le mode de la plaisanterie. Mes deux filles mariées, présentes lors de ce fameux dîner, se sont écriées en chœur : « Laisse-nous en dehors de ça ! » Au bord des larmes (j'avais bu quelques verres), je me suis senti victime d'une injustice flagrante. « Vous n'avez donc aucune confiance en mon goût ? » leur ai-je demandé. Elles m'ont répondu d'un « Non ! » sonore.

J'ai décidé de poursuivre mes mémoires sous la forme d'une novella. À cette date tardive, je voulais échapper à l'illusion de réalité propre à l'autobiographie.

CHAPITRE PREMIER

Il entra par une porte puis sortit par une autre, située trois mètres en face de la première. Il avait transformé de fond en comble un ancien appartement de cheminot, abattant les cloisons et repeignant les murs. La proximité de ces deux portes lui plaisait. Elle lui donnait l'impression de pouvoir choisir, chose qui lui manquait cruellement dans son vieil âge.

D'autres propriétaires, qui avaient réaménagé des appartements de cheminots, avaient bêtement condamné la porte supplémentaire avant de se convaincre qu'elle n'avait jamais existé. Quand, par pur caprice, il faisait des allers-retours dans le seul but de franchir successivement ces deux portes, il rendait complètement dingue son voisin qui, pour sa part, habitait un coquet bungalow. Ce voisin était un universitaire à la retraite, un charmant érudit qui, après une vie consacrée à s'exprimer dans un langage châtié, adorait désormais parler vulgairement.

L'homme ouvrait une bouteille de bon vin, qu'il pouvait s'offrir grâce à sa retraite confortable, puis lui faisait signe de venir la partager. Il acceptait toujours, même après avoir rejoint les Alcooliques Anonymes pour sauver son mariage. Il découvrit que le bon vin accroissait son désir d'en savourer davantage mais ne poussait jamais à la beuverie. Quand on buvait une demi-bouteille de ducru-beucaillou, on en voulait encore et rien d'autre n'aurait fait l'affaire, surtout pas le coup de fouet du whisky ni l'amertume de la bière.

Il était ce qu'on appelait « un poète couronné de prix », du moins selon ce que son éditeur faisait imprimer sur la jaquette de ses livres, alors qu'il n'avait jamais entendu parler d'aucun de ces prix avant de les recevoir. Voilà pour le caractère prétendument immortel de la poésie. Dans la salle d'attente chez le médecin, il avait même consulté la liste des lauréats du prix Pulitzer dans le *World Almanach* et constaté avec stupéfaction le nombre faramineux d'écrivains du vingtième siècle dont le nom ne disait plus rien à personne. En dégustant un bon bordeaux, son vieux voisin retraité de l'université disait volontiers : « L'ontogenèse résume la phylogenèse », comme s'il s'agissait d'une bonne blague sur l'obésité qui le faisait mourir de rire. Il se souvenait d'avoir déclaré la même chose dans un café avant de se faire virer de la fac. Sanction motivée par son « arrogance », comme le lui avait

annoncé le directeur du département. Les jeunes poètes, avant même de composer le moindre poème, cédaient volontiers à la vanité au lieu de se comporter en humbles étudiants. En tout cas, le département décida de lui décerner son master après qu'il eut publié son premier recueil de poèmes chez un prestigieux éditeur new-yorkais. Aucun étudiant du département n'avait jamais accompli cette prouesse. Ils furent fiers de lui, mais pas au point de l'autoriser à s'inscrire en doctorat. Pour ces gentlemen en tweed, la perspective de le voir se pavaner encore des années dans les couloirs était insupportable.

Sa femme et lui n'avaient pas divorcé, mais elle habitait une grande ferme située à une quinzaine de kilomètres de là, en pleine campagne, non loin de Livingston, dans le Montana. Elle s'était mis dans l'idée de trouver une maison en ville pour ses vieux jours, car elle en avait assez d'entretenir un vaste corps de ferme de trois cent cinquante mètres carrés. Et puis il avait recommencé à picoler, habitude dont il s'était pourtant débarrassé au début de la soixantaine.

Au moins deux fois par semaine, il prenait sa voiture pour tenter sa chance et jouer avec les chiens, ce qui s'avérait souvent être une expérience décevante. Il faisait trop chaud et les chiens qui, à son arrivée, lui réservaient un accueil triomphal, se remettaient à roupiller sur l'herbe épaisse de la

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)